

LETTRES PARISIENNES

VI

RÊVES D'UN MILLIONNAIRE

Pour la première fois que je me trouve seul depuis plus d'un an, je ne ferais peut-être pas mal d'écouter chanter les oiseaux, ou ce qui, dans ma vie, serait à peine moins curieux, de m'écouter moi-même.

Le fait est que le parc Monceaux est ravissant ce matin, et que je ne me sens pas d'aise d'aller à pied, moi que mon million condamne au huit-ressorts à perpétuité, et de ne pas être suivi, moi à qui ma fortune inflige à toute heure des domestiques. Chantez, oiseaux ; soufflez, zéphyrs ; fuyez, affaires ; et toi, Solitude, unique miroir où l'homme se voit de pied en cap, approche, et me cachant aux indiscrets, permets-moi un vrai regard sur moi-même.

Un million sert à éveiller les désirs : c'est le plus clair de mon expérience. Mais loin de me donner le temps de les satisfaire, c'est à peine, le misérable, s'il me laisse le temps de les écouter.

C'est aussi que tout se conjure pour en étouffer les voix intimes : et les visites qui arrivent, et les grands repas qui s'imposent, et la correspondance qui talonne, et les affaires qui commandent, et les plaisirs surtout qui sont de rigueur. Tout enfin, sous prétexte de m'occuper, me tyrannise, et sous couleur de me distraire, m'enlève et me lie aux autres comme un galérien. Tant de choses et tant de gens s'acharnent à mon bonheur, que je n'ai plus le temps de le faire moi-même.

Aussi, est-ce un bonheur très-mal fait. Ce n'est pas ainsi que j'en dresserais le plan, si j'en étais l'ingénieur : c'est tout autrement que j'en arrêteraient le programme.

Le banal et le convenu nous étouffent, nous autres riches, autant et plus que la détresse ne tue les pauvres. C'est à ne plus pouvoir échapper à certain confortable, à ne plus pouvoir fuir telle ou telle commodité. Nos plaisirs sont rigoureux comme des devoirs, et nos joies elles-mêmes prennent des airs officiels, tant elles s'imposent.

Ne pouvoir s'habiller que chez Dusautoy, n'entendre que des pianos d'Erard, n'avoir que des bronzes de Barbedienne, n'occuper que des loges d'avant-scène à l'Opéra, prendre toutes mes voitures chez Binder, tous mes grands repas chez Réfour, tous mes maîtres de musique au Conservatoire, tous mes bijoux chez Detouche, devez-vous un peu quel supplice !...

Tenez, tout cela m'écoeure à la fin ! Dans le tissu d'Elbeuf de mes habits, je crois sentir l'odeur de l'animal qui en a fourni la laine ; sur la soie de mes tentures, je vois se promener le vers dégoûtant qui l'a filée. Mes reliures de luxe me représentent des peaux infectes et saignantes, et mes colifichets d'ivoire me rappellent des cadavres d'éléphants abandonnés sur le sable et rongés par les vautours.

Ne pourrait-on pas changer un peu cela ? A-t-on épuisé toutes les formules ? Le *plus ultra* du bonheur sera-t-il toujours un palais archiducal tout monté, armoiries faites, chevaux sellés, meubles dressés, valets couchés, cuisine prête à servir, tout, y compris l'archiduchesse !...

Mon objectif, à moi, serait tout autre. Il consisterait d'abord, avec un million de revenu, de faire croire que j'en ai deux, pour ne pas paraître trop pauvre.

Quand je pense que Richard Wallace a donné des fontaines de bronze à tous les quartiers de Paris, que Rotschild prête à tous les gouvernements, et que les princes d'Orléans ont des forêts auprès desquelles les miennes sont larges comme ce quinonce !

Il y a aussi le duc de Norfolk, qui rebâtirait toutes les cathédrales catholiques à lui tout seul, et stipendierait, s'il le voulait, tout le clergé d'Angleterre ; le duc de Sutherland, qui a reçu Garibaldi comme

Louis XIV recevait les souverains ; et ce Rajah indien qui a prêté, de son argent de poche, 500 millions à la Grande-Bretagne !

Je voudrais donc que mes millions pussent faire quelque figure aussi, et qu'ils tintassent un peu plus haut dans le monde. Un million qui ne tinte pas ne mérite qu'une paille pour cacher sa honte.

Supposons que le mien fasse des petits, mais là, beaucoup de petits : mettons qu'il s'allonge indéfiniment comme les mémoires à payer de Madame, ou qu'il trouve à grappiller de-ci de-là tout autour de lui, comme mes domestiques... Ah ! ce n'est pas moi qui roulerais par les chemins connus cette boule de neige d'un nouveau genre !

Voici, par exemple, le parc Monceaux, dont tout Paris est fier, et qui passe généralement pour avoir autant de propriétaires obstinés qu'il y a de promeneurs dans la grande ville.

Eh bien ! je corromprais les échevins, aussi incorruptibles que radicaux, qui font ses affaires en ce moment ; je troublerais Clémenceau ; j'accaparerai Marmottan ; j'achèterais Floquet qui insulta jadis le Czar de toutes les Russies ; et je mettrais tant d'enchères, et je ferais des offres si étourdissantes, que le parc, à la fin, me serait adjugé.

Tous les journaux annonceraient, le lendemain, que j'en ai fait présent à ma femme ; et parce que ma femme aime les poissons rouges, et que Monceaux n'a que des bassins insignifiants, j'y ferais passer la Seine pour le plus grand plaisir de ces habitants de l'onde.

Ce qui la flatterait bien davantage, c'est un cachemire unique, incomparable, authentique. Je le ferais demander par voie de publicité à tous les grands magasins d'Europe. Huit jours plus tard, on saurait, par la même voie, qu'aucun n'en a présenté d'assez beau ; et je fournirais un régiment à la compagnie des Indes, à la seule fin d'avoir un schall tissé par des Cipayes fidèles.

Les millionnaires n'ont-ils point de honte d'aller essuyer, pendant des soirées entières, des loges d'Opéra où la musique est à la portée de toutes les bourses ?... Ne devraient-ils point rougir de joindre leurs applaudissements à ceux des bourgeois qui se pâment aux secondes places, et de la plèbe qui trépigne sur les strapontins ?...

Moi, je serais autrement fier. Je commanderai une troupe pour moi seul. Elle jouera sur un théâtre faisant face à ma table à manger l'hiver, ou installé dans mon parc les soirs d'été. Et je n'y embaucherais pas seulement d'habiles exécutants ; et je ne me contenterais pas d'artistes simplement célèbres. Ma troupe serait formée de tous les Grands-Prix de Rome au Conservatoire ; et en guise de rafraîchissements, je leur servirais, aux entr'actes, des billets de 100 francs et des titres de rente.

Un jour de première représentation aux Italiens ou à l'Odéon, alors que le *Tout-Paris* élégant aurait retenu ses places à des prix fous et que toute l'armée des critiques serait sur pied dans les coulisses, je prendrais subitement la soirée à mon compte exclusif et ferais jouer, seulement pour moi, mes deux valets de pied et Mirza, ma chienne favorite.

Je me ferais élire député dans vingt-six circonscriptions — M. Thiers l'ayant été dans vingt-cinq. J'aurais deux journaux de plus que M. Gambetta. J'achèterais l'usine Krupp à la barbe de M. de Bismarck, et stipendierais qu'au lieu de canons, elle ne fonderait plus que des cloches.

Ici, un formaliste m'arrête et me dit : Mais qui êtes-vous, en définitive, pour frayer avec les têtes couronnées de l'univers, et pour navrer de jalousie les artistes et les princes ? Un parvenu : rien de plus ; et cent millions ajoutés à votre budget ne mettront pas un *de* devant votre nom

roturier, ni sur votre front un reflet nobiliaire....

N'est-ce que cela ? Oh ! je trouverai bien quelque marquis ruiné, qui sera bien aise de m'adopter pour redorer son blason ; et n'y aura-t-il point quelque castel moussu et crevasé à acheter, pour l'accrocher au nom que m'a donné mon père ?

Ne pouvant remonter aux Croisades, je pourrai toujours obliger le Khédive et le Sultan, dont les finances sont à vau-l'eau ; Victor-Emmanuel et Don Alphonse, qui ont toujours besoin d'argent, et passer, de ce fait, plusieurs rubans d'ordres étrangers à ma boutonnière.

Il y a des exemples de cela ; et si quelques personnages faisaient les délicats, je trouverais le moyen de forcer leur admiration, sinon leur estime, car je les inviterais à ma table.

Là, en voyant servir des brochettes d'oiseaux de paradis pendant l'été et des huitres farcies de perles fines pendant l'hiver, ils seraient bien forcés de reconnaître que je ne suis pas le premier venu. Ils s'exclameraient quand je leur ferais manger des glaces dans une opale creusée en coupe comme Monte-Cristo, et se pâmeraient en apprenant que j'achète mon bois de chauffage en forêts, mon vin en vignobles, et que, pour alimenter mes lampes, j'ai acquis, par l'intermédiaire du consul de France à Smyrne, le propre mont des Oliviers.

Quelque chose qui étonnerait encore plus que mes prodigieuses magnificences, ce serait ma charité. Car je suis bon au fond, quoique atrophié par les petits soins ; et quand je n'ai pas un bonheur que je puisse partager avec quelqu'un, il est certain que je reste triste.

Jugez donc un peu quelle serait ma joie en faisant évacuer le Mont de Piété, et en rendant à tous les pauvres honteux ou avoués, tout le bagage qu'ils ont été obligés d'aliéner pour avoir du pain et payer leur terme !

Non content de cela, je ne laisserais à la maréchale MacMahon (qui enragerait au fond) l'initiative d'aucune œuvre pie. Tous les fourneaux économiques seraient à mes frais, et je tremperais la soupe à tous les pauvres de Paris. Je complèterais les six millions qui manquent pour la basilique du Sacré-Cœur ; et quand le *Figaro* entreprendrait une souscription, j'en ouvrirais une autre dans le journal le moins lu de Paris, et arriverais à un chiffre fabuleux, en attribuant à de pauvres diables des offrandes plus grosses que celles des banquiers de la rue du Mont-blanc, ou des seigneurs marguilliers de la paroisse Saint-Sulpice.

Enfin, chose plus forte, travail d'Hercule, j'entreprendrais le corps de ballet de l'Opéra tout entier, en lui imposant l'obligation d'être vertueux ; et l'on verrait ces demoiselles aux vêpres chaque dimanche à Notre-Dame, occupant les chaises que je leur aurais louées et écoutant le Père Monsabré !

Après cela, j'avoue que je serais l'homme le plus célèbre de cette planète, que j'appartiendrais de droit à l'histoire, et que tout le monde proclamerait à l'envi que je serais le plus heureux, ce qui ne serait pas vrai. Mais je paraîtrais l'être ; et votre un orgueilleux tel que moi, cela reviendrait au même.

TH. B. DE LA GUIERCHE.

Un jeune homme à Chicago a été trouvé ces jours derniers mort dans son lit et l'on croyait qu'il s'était suicidé en prenant du poison, mais en faisant l'autopsie, les médecins n'ont trouvé dans son estomac que des cornichons, de la gallette, de la limonade, de la dinde froide, de la bière, des huitres frites, du punch au lait, du jambon, des sandwich, du pain de savoie, du roastbeef, du pâté au mouton, des rognons sautés, du homard, du thé, du poulet, du champagne, du bourbon, du whiskey, du saucisson de Boulogne, du vin de porte, du fromage, des sardines, un steak aux oignons et du sherry.

Le jury a rendu le verdict : Mort par une visite d'amis.

UN TRAIT DE CARACTÈRE SERBE

RÉCIT IMITÉ DU RUSSE

Quand je servais au Caucase, dit le jeune aide de camp L*** (connu par son cœur de fer et son froid scepticisme), il m'est arrivé de passer deux semaines dans un village cosaque, sur le flanc gauche de l'armée. Là se trouvait aussi un bataillon d'infanterie : les officiers se réunissaient à tour de rôle tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et passaient une partie de la nuit à jouer aux cartes.

Un soir, ennuyé du boston, nous restâmes longtemps à causer chez le major S***. Contre l'habitude, la conversation était intéressante. On parlait du fanatisme musulman, suivant lequel les destinées humaines sont écrites dans le ciel, et l'on s'étonnait que ce préjugé eût aussi parmi nous un grand nombre de croyants. Chacun racontait des cas extraordinaires, pour ou contre.

« Tout cela, messieurs, dit le vieux major, ne prouve absolument rien ; car enfin, personne d'entre vous n'a été témoin de ces cas étranges sur lesquels vous appuyez votre opinion ? »

— Personne assurément, dirent plusieurs des assistants, mais nous les avons appris de gens dignes de foi.

— Folie que tout cela ! s'écria quelqu'un : où sont-ils ces gens dignes de foi qui ont vu le livre fatidique où est inscrite l'heure de notre mort ? Et si vraiment il y a une prédestination, alors à quoi bon nous avoir donné la raison et le libre arbitre ? Pourquoi devons-nous rendre compte de nos actions ? »

En ce moment un officier, assis dans l'un des coins de la chambre, se leva... et, s'approchant lentement de la table, enveloppa l'auditoire d'un regard tranquille et solennel. C'était un Serbe de pure race, ainsi qu'on le voyait à son nom.

L'extérieur du lieutenant Boulitch répondait pleinement à son caractère. Sa haute taille, son teint basané, ses cheveux noirs, ses yeux sombres et pénétrants, son nez long mais régulier — trait distinctif de sa nation — le sourire triste et froid qui errait sans cesse sur ses lèvres, tout cela semblait d'accord pour en faire un être à part, isolé dans son milieu, incapable de partager les idées et les passions de ceux que la destinée lui avait donnés pour compagnons d'armes.

Il était brave, parlait peu mais avec une énergie tranchante ; il ne confiait à personne ses secrets de cœur ou de famille ; il ne buvait presque pas de vin ; on ne le voyait jamais faire la cour aux jeunes filles cosaques — dont le charme est inimaginable pour qui ne les a jamais vues. — On disait pourtant que ses yeux expressifs avaient fait une certaine impression sur la femme du colonel ; mais il se fâchait sérieusement quand on lui en faisait la remarque.

Il y avait une seule passion qu'il ne cachait pas — sa passion pour le jeu. Devant un tapis vert, il oubliait tout et perdait presque toujours ; mais l'acharnement de la mauvaise chance ne faisait qu'irriter son obstination. On racontait qu'une nuit, en temps d'expédition, il était occupé à tailler une banque sur son coussin : il avait un bonheur fou. Tout à coup on entend des coups de fusil, on bat la générale, tous les joueurs se lèvent et courent aux armes. Boulitch, sans se déranger, cria au plus enragé des pontes : « Fais banco sur une carte ! » — « Va pour le sept ! » répond l'autre en s'enfuyant. Malgré le tumulte qui s'accroît de toutes parts, il continue tranquillement sa taille et retourne enfin la carte qui le fait perdre.

Quand il parut en ligne, la fusillade était déjà fort vive ; mais Boulitch n'avait nul souci des balles ou des sabres : il cherchait son heureux pont.

« Le sept a gagné ! » lui cria-t-il en l'apercevant enfin au milieu des tirailleurs qui refoulaient déjà l'ennemi hors du bois. Puis, tirant sa bourse et son portefeuille, il les remit au joueur, sans écouter ses protestations sur l'inopportunité du paiement. Ce devoir désagréable une fois accompli, il s'élança en avant, entraîna les soldats après lui, et, jusqu'à la fin de l'escarmouche, ne cessa de fusiller les Tcherkesses avec un calme imperturbable.